

La femme de la légende.

Je m'appelle Jenella, j'ai seize ans et j'habite en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Aujourd'hui, après y avoir longtemps réfléchi, après avoir longuement hésité, j'estime devoir parler d'une femme, une légende pour la tribu dont mes ancêtres faisaient partie. Il semblerait même qu'elle fut membre de la tribu de mes ancêtres avant leur naissance. Cette femme était l'une des cinq compagnes du chef d'une tribu cannibale dont il était coutume que les guerriers, revenus de l'affrontement, se fassent un festin de leurs prises pour s'imprégner de leurs forces. Son fils aîné devait prendre le pouvoir à la suite de son père mais il était déjà souffrant lorsque son patriarche tomba. Lui aussi avait souffert de ce mal inconnu avant d'être emporté en terre des dieux. Elle ainsi que ses consœurs avaient pourtant imploré le ciel. Leur cas n'était pas isolé. Les hommes mourraient les uns après les autres. Aucun n'en réchappait à l'exception d'un vieil homme, vivant reclus un peu à l'extérieur du village. Il portait l'image d'un sage mais n'aimait pas qu'on vienne le déranger dans ses réflexions. Les habitants du village ne pouvaient aller lui demander conseil que le jour suivant la pleine lune. Le chef était l'un des premiers à partir et quand il tomba malade, sa femme, inquiète, alla à sa rencontre. Elle espérait qu'il accepterait de lui parler ; ce qui se passa car lui aussi était préoccupé par ce mal. Elle lui demanda en quoi il différait des autres hommes pour avoir été épargné par le mal et il lui répondit que l'idée de manger ses semblables lui répugnait et qu'il trouvait le concept de cannibalisme impropre aux créatures pensantes et inhumain. Elle ne comprit pas immédiatement et par conséquent, il lui expliqua ces mots : même si les festins étaient composés d'ennemis, ils étaient humains, au même titre que les habitants de la tribu. Elle se rendit compte qu'en effet, d'aussi loin qu'elle se souvienne, même si le sage avait toujours été convié aux festivités, elle ne se remémora pas une fois où il était venu. Elle en conclut qu'il avait raison et que c'était cette coutume qui attirait la colère des dieux sur son village. Une autre idée sur l'origine du mal germa en son esprit : les dieux punissaient les hommes pour leur avidité de force. Quoi qu'il en soit, les hypothèses condamnaient toutes deux le cannibalisme. De retour au chevet de son mari, elle lui expliqua son raisonnement

et obtint de ce dernier l'interdiction de cette pratique. Deux lunes plus tard, elle s'aperçut que le fruit de ses entrailles suivait son homme de trop près sur la route de la vie, elle pria donc d'autant plus. Elle y mettait tout son cœur et toute son âme, portait quotidiennement des offrandes aux totems mais rien n'y fît. Voyant que malgré sa dévotion, ses hommes partirent, elle perdit foi en ses dieux. Elle se dit que soit ils n'existaient pas, soit ils se moquaient de la misère humaine : elle avait agi dans le but de leur faire plaisir, elle n'avait cessé de prier et pourtant, elle ne fut nullement récompensée. De surcroît, les autres guerriers de la tribu continuaient de succomber au mal. Ceci amena les autres veuves à rejoindre la femme dans ses convictions. Elles prirent la direction de la tribu, étant donné qu'à présent, nul homme n'était en mesure d'en assumer les fonctions. Aucun guerrier ne survécut mais la tribu n'était pas perdue pour autant car il restait un bon nombre d'enfants, trop jeunes que pour avoir participé aux rituels guerriers. Le cannibalisme se perdit et le mal mystérieux avec lui. Elle sauva notre peuple et le libéra au passage des craintes et des superstitions divines. On apprit longtemps plus tard qu'il s'agissait en fait d'une maladie nommée Kuru. Elle fut découverte et identifiée dans une tribu située à quelques kilomètres de l'emplacement du village de la femme. Ils avaient été épargnés à l'époque mais ils finirent quand-même victimes de ce mal. Le cannibalisme en était bien un mode de transmission. Certes, la femme s'était trompée quant à l'origine des maux qui avaient décimé ses semblables mais en avaient éliminé la cause. Son esprit critique permit la survie et l'épanouissement de notre peuple. Je préfère ne pas imaginer ce que deviendrait le monde que je connais si elle n'avait été là, si elle n'avait pas été aussi lucide. C'est pour cela que je ne peux que l'admirer et la faire connaître au monde.